

*UN AUTRE MONDE
EST POSSIBLE*

Vies vécues, vies rêvées, vies racontées

Fragments — Vies vécues, vies rêvées, vie racontées ou Vies rêvées, vies vécues, vies racontées ?

Le préalable à la pensée, c'est le rêve !¹

Vies vécues.

Vies au pluriel parce qu'il n'y a de Vie que plurielle. Une vie est faite de minuscules fragments, de bouts épars, d'atomes légers, d'éphémères passagers, de faits fugaces, de petites tentatives, de respirations poussives, d'éclats de visages, de mots lapidaires, de voix menues trop vite reléguées dans la mémoire lointaine, de silences salvateurs ou lourds. Des vies constituées d'espaces, de temps et d'êtres pluriels. Des vies faites d'autres vies.

Je sais que l'idée d'une frontière, d'un mur, d'un fossé même entre vies diurnes et vies nocturnes² est un peu schématique même si pertinente, mais j'y cède pour essayer de comprendre. Vies plurielles et vécues en pleine journée, en pleine lumière. Des vies sur lesquelles on peut faire un point d'arrêt, celles qu'on peut dire, raconter, même si tout ne correspond pas à un réel avéré. L'immense écrivain colombien Gabriel Garcia-Marquez parlant d'une certaine manière de son œuvre, dit : *La vie ce n'est pas ce que nous avons vécu, c'est ce dont on se souvient pour le raconter.*

Se souvenir donc, la mémoire encore mobilisée avec ses parts de précision et ses brumes épaisses sur tel ou tel moment *vécu*. Une manière de faire autrement récit de soi, une liberté³ prise avec le réel *vécu* dès qu'on le raconte. Vies racontées qui sont sociales, économiques, culturelles, culturelles, politiques...

Vies rêvées.

A ce que l'on en sait aujourd'hui (les neurolinguistes s'en sont saisis), chaque être humain rêve.⁴ Nous ne comprenons ni les mécanismes ni l'étrangeté de cette activité (en mode veilleuse) et pourtant nous faisons comme si ce continent (contenant quoi ?) étrange et endormi en nous comme un volcan qui se remet en activité toutes nos nuits et notre vie durant, disparaissait aussitôt

¹ Leonora Miano, *Afropea, utopie post occidentale et post raciste*, Grasset

² Là aussi le pluriel est de mise car aucune nuit ne ressemble à la précédente ou à la suivante. Jamais.

³ *La liberté consiste à faire tout ce que permet la longueur de la chaîne*, François Cavanna

⁴ Que savons-nous des rêves des autres êtres vivants ? Rien encore...

surgi. Que sont ces vies qui parlent dans le noir, dans la pénombre de la conscience ? Peut-être pourrions-nous nous entendre que ces deux mots accolés (*vies* et *rêvées*), il faut les entendre (comprendre, prendre avec, faire corps avec, être le corps de ce dont on parle et qu'on entend), aux deux sens du terme, les rêves que l'on fait de nos vies, et les vies que l'on veut à l'image de nos rêves.

Et lorsqu'on parle de vies vécues en les opposant à vies rêvées, n'est-ce pas entériner un rapport de force et d'évidence qu'il n'y a de vies sinon diurnes ? Cela veut-il dire que seul vaut le réel vécu ? Pour que cela soit *vrai*, il nous faut supposer que les vies vécues seules nous parlent du réel, que nos vies nocturnes, elles, ne nous renverraient qu'au songe, à l'idée, à l'utopie que l'on s'en fait, à l'espoir volontariste d'autres vies à expérimenter.

Pourtant, si l'on en croit Léonora Miano, *le préalable à la pensée, c'est le rêve !* Si l'on comprend quelque chose de ce qu'elle affirme, toute pensée véritable s'ancrerait alors dans un rêve. Mais quels seraient les contours de ce genre de rêves qui créeraient de la pensée ? Je ne le sais pas précisément mais j'acte la possibilité de cette piste qui probablement trouve son origine dans la tradition millénaire de ce que l'on appelle les peuples *premiers* ou *primitifs*. Ainsi, une croyance cosmologique (une manière d'être à l'écoute de la vie vivante) tient pour vrai, palpable, établi et indubitable que les fourmis rêvent, et qu'elles rêvent de nous. En conséquence, nous, les humains qui pensons être l'Alpha et l'Oméga de la Création, nous ne serions que de pauvres marionnettes qui s'agitent dans l'immense théâtre du rêve d'une fourmi.⁵

Vies racontées

Les rêves racontent. Ils utilisent des mots, des images et des situations pour révéler quelques-unes de nos chambres obscures, mettre sous les projecteurs les non-dits de ce que nous pensons et de ce que nous sommes, passer indifféremment d'une inconscience en apparence totale à une demi conscience et puis faire émerger ce qui doit l'être à la conscience, elle-même souvent confuse, nébuleuse et embrouillée. Cette analyse, rapide j'en conviens, montre que ce qui était dans la

⁵ A entendre cette histoire, la question qui surgit est celle de la frontière entre rêve et réalité. Contrairement à ce que l'on croit, tous les murs, tous les tracés, toutes les murailles dressées pour cerner, contourner et contenir n'existent dans le réel que parce que nous les portons en nous. Toute frontière est d'abord en nous.

coulisse entre sur le plateau pour énoncer un discours sur la vie en déroulement, un arrêt sur *images* fécond et créateur de sens donc d'une pensée sur le monde...

Questionner les rêves c'est sonder son vécu, sa vie, véritablement. C'est entrer en écoute. C'est faire ce que nous devrions tous tenter de faire à tous les instants, écouter avant de parler. Nous le savons, nous, conteuses et conteurs, que la parole est porteuse d'une projection sur le futur qui n'est pas loin de ressembler à la charge du monde onirique : jaillissements, intuitions, préméditation, espérance et désirs créent notre vie. Nous, praticiens de la parole qui sommes confrontés en permanence à la condescendance infligée à la tradition orale par le monde de l'écrit, et aujourd'hui par les dites *nouvelles technologies*, nous comprenons pour l'avoir éprouvé, le mépris de la société marchande à l'encontre du monde du rêve. Nous savons tout autant qu'il y a un lien de fait, obligé et incontournable entre rêves et paroles comme créateurs de sens et d'émotions. Une vie n'est véritablement et pleinement vécue que par ce que l'on en retient et par ce qu'on veut en raconter, mettre en partage, en relation et donc en conflit. Pareillement, une vie rêvée n'existe que parce qu'elle émerge des profondeurs de l'inconscient par et grâce à la parole.

Rêver, vivre, raconter sont donc éminemment des outils de libération. Ils nous permettent de dire ce que nous voulons, d'entendre ce que les autres vivent, de mettre en conflictualité riche et féconde ce qui nous oppose pour créer des lieux de vies possiblement partagées.

Rêves, rêves, de quels absents êtes-vous pleins ?

Faire un rêve et ne pas le raconter c'est comme recevoir une lettre d'un ami et ne pas la lire. Talmud

Qu'est-ce que rêver ? Question vaste et naïve j'en conviens. Mais on pourrait cependant dire d'une manière que d'aucuns frileux et adeptes du ventre mou jugeront lapidaire donc probablement brutale et *impropre* à certains égards, que pendant très (trop ?) longtemps la psychanalyse a convoqué les rêves, leurs territoires, leurs acceptions et leurs productions. Convoqué et confisqué jusqu'à un certain point toute cette matière.

Une de ses définitions qualifie le mot **rêve** de *combinaison, souvent incohérente, d'images qui apparaissent dans l'esprit pendant le sommeil*. L'incohérence est donc la caractéristique définitive de cette activité à

laquelle *l'esprit* cède *pendant le sommeil* (c'est-à-dire sans contrôle) et dans le mutisme le plus total. On entend ici la disqualification de cet état particulier du rêve, de ce qui s'y passe et logiquement de celui qui se laisse aller à cette chose-là, le rêveur lui-même. Quant au mot **chimère**, associé souvent au mot rêve, on en parle comme d'un *projet séduisant mais irréalisable ; idée vaine qui n'est que le produit de l'imagination, une illusion*. Avec pour exemple : *poursuivre des chimères*. Là aussi, la vanité de cette chose-là, est mise en avant. Se laisser aller à cette activité traduirait l'idée d'un monde de moindre intérêt, et une définition en creux de l'autre monde où les choses véritablement importantes sont réalisées. Bref, dévalorisation là aussi. On pourrait ajouter que *tout cela n'est pas bien sérieux ma bonne dame !*

Malgré et à cause de tout ce qui précède, pour ma part j'ai toujours eu une immense admiration et tendresse pour les personnes un peu différentes qui ont une capacité, que je qualifie peut-être à tort *d'enfantine*, à tout passer à la moulinette de leurs rêves et ce faisant, d'inverser le rapport de force entre vie diurne (le réel donc) et la vie nocturne (le songe et la chimère). Ces personnes qui rêvent tout le temps, qui échappent d'une certaine manière au poids du réel, l'inversent, l'altèrent, le maquillent, le déforment. Et c'est probablement là que se situe, en tout cas pour une part, la force du rêve qui refuse la dictature du réel et donne les outils pour au moins l'aménager.

Nous rêvons de nuit. C'est lorsque la nuit se fait que nous *tombe*⁶ *dessus* quelque chose que nous ne pouvons éviter, qui fait penser au fatum, au sort, au destin implacable. C'est dans la *chute* de la lumière, dans la pénombre que s'impose de nous et en nous un autre regard qui sous le fard, maquille, déguise et contrefait le réel⁷. Dans le noir, quelque chose (de nous) ou quelqu'un (nous ou un autre nous ?) s'efface et dans cet effacement *quelque chose* encore (je n'ai pas mieux comme terme) naît. Mais qu'y-a-t-il en nous d'inaccessible en pleine lumière et qui mérite de surgir pendant la nuit, sous forme d'images opaques et dans un langage obscur ? Un autre monde assurément. Intime et proche. Et rassurant malgré tout.

Je me souviens du plaisir (du bonheur même) de l'enfant que j'ai été qui entrait dans le sommeil avec confiance lors des veillées sous le ciel étoilé, bercé par le bruit du monde des autres (les adultes qui continuaient leurs vies d'adultes) et par le murmure à mes oreilles des habitants de la nuit. J'ai

⁶ La nuit tombe, elle s'impose comme un sort. Cette idée de la *chute* créatrice d'un monde est forte dans tout rêve et pour toute rêveuse et tout rêveur.

⁷ *Le réel c'est quand on se cogne !*, Jacques Lacan

encore aujourd'hui présente en moi la sensation physique de glisser en douceur dans la nuit comme on tombe dans un puits (la chute encore). Une manière de céder sur ce que nous sommes et de se laisser aller comme dans une matrice accueillante. Peut-être est-ce ça le monde du rêve, se retrancher dans les territoires de l'enfance pour tenter qui sait une vie en dehors de cette vie-là celle qui est *adulte* et *sérieuse* ?

Me reviennent les mots de Erich Fromm qui théorisent la séparation entre l'état de veille et le sommeil (et leurs contenus et leurs sens) : *Psychologiquement, le sommeil suspend la principale fonction caractéristique de la vie de veille, à savoir, les réactions de l'être humain mis, par la perception et l'action, en relation avec la réalité. La différence entre les fonctions biologiques de la veille et du sommeil est, en fait, la différence qui distingue deux modes existentiels... Persévérer dans l'être est la tâche de l'homme éveillé ; il est soumis aux lois qui gouvernent la réalité. Cela signifie qu'il doit penser en termes d'espace et de temps, que ses pensées sont assujetties aux règles d'une logique spatiale et temporelle. Tandis que nous dormons... nous devenons impuissants, et c'est pourquoi le sommeil a été appelé à bon droit « le frère de la mort »... Nul besoin de regarder le monde extérieur ; rivés exclusivement à nous-mêmes, nous regardons notre monde intérieur... Dans le sommeil, le règne de la nécessité a cédé la place de la liberté dans lequel le « Je suis » est le seul centre de référence des pensées et des sentiments.*⁸

Au départ d'Erich Fromm, parlons du rêve, de ce qu'il écrit avec nous et pour nous. Supposons un instant qu'il chemine en nous et trace un chemin pour comprendre où nous avançons avec nos failles et nos peurs conjuguées, qu'il nous confronte aux risques de nos vies, à nos réussites et à nos échecs, et qu'il met en branle d'une certaine manière nos responsabilités.

Le rêve nous invite à écouter nos vies et les mondes autour d'elles, à entendre leurs véritables pensées dans ce qu'elles ont de sinueux et de violent. Cet immense fleuve tout à coups déborde et dans son étiage invite à y lire comme on lit dans le marc de café sans vraiment y croire tout en y croyant, à réfléchir, à supposer que, à augurer de, à échafauder, fonder, imaginer, imager les interstices, les marges et les impasses de nos vies. Ce faisant, il nous dit, le rêve, qu'il a des choses à dire et qu'il nous faut accepter qu'il a des choses à nous dire. Il sollicite notre intelligence (pas celle qui est formatée par l'idée qu'on se fait de nous, des autres, du monde... mais notre intelligence qualifiée souvent (et peut-être trop rapidement) d'*intuitive* ou de *sensible*), à élargir notre

⁸ Erich FROMM, *Le langage oublié, introduction à la compréhension des rêves, des contes et des mythes*, Petite bibliothèque Payot, n°17.

compréhension du monde à une autre manière de saisir, de vivre (pour de vrai), c'est-à-dire d'amplifier notre perception du réel dit tangible, de fendre la coquille pour laisser passer la lumière et apercevoir ce qui, à l'intérieur, est inconnu, occulté, éclipsé, vivant, touffu, obscur encore mais tellement riche, fourmillant, luxuriant, hybride et j'oserais, au regard des questions contemporaines, créolisé par les territoires et les langages qui s'y déploient.

Et conséquemment, cette *activité* (j'utilise ce terme à dessein pour réfuter l'idée de *passivité* souvent accolée au sommeil et au rêve), nous pousse à être dans le réel, des humains responsables de leur destin malgré et au nom même des déterminismes sociaux qui les constituent et de faire en sorte qu'émergent d'autres manières d'inventer les quotidiens et d'y insuffler d'autres sensibilités, d'autres pensées, d'autres comportements concrets, d'autres vies, d'autres mondes, parce qu'en définitive, ce à quoi nous invitent les rêves, c'est à faire émerger dans ce monde, de ce genre de mondes *qu'on ne sait pas encore nommer !* mais dont il faut tenter d'être les traducteurs.

Pour tenter de préciser ce *quelque chose qu'on ne sait pas encore nommer*, il nous semble que ce que disent les rêves c'est à la fois plus et moins, un en dessous ou un en deçà, un territoire qu'en réalité seule la poésie peut appréhender parce que la poésie est une parole singulière contre toutes les paroles totalisantes, autoritaires et dogmatiques, la langue qui parle toutes les langues. Et si comme je le crois, la poésie est un manque de lumière qui met en lumière, alors nous pourrions définir le rêve comme un manque de lumière qui cependant met en lumière. Et, tout comme pour la poésie, non pas quelque chose de brumeux ou d'impalpable mais un outil pour la lutte quotidienne du vivant en nous.

Enfin et pour conclure provisoirement, voici le message crypté entendu à la BBC pendant la seconde guerre mondiale «*Le premier qui dort réveille l'autre.*»!⁹ que nous pourrions utiliser ici pour dire *Le premier qui rêve éveille l'autre* (l'autre soi-même). Écrivons donc nos rêves. Disons-les. Partageons-les.

Et, pour citer toutes les Miss, *rêvons d'un monde en paix !*

⁹ Message de la BBC, automne 1943 (organe extrasensoriel n°15)